

# LIVRE

societe.union@sonapresse.com

## VIENT DE PARAÎTRE

### En méditant, en écrivant

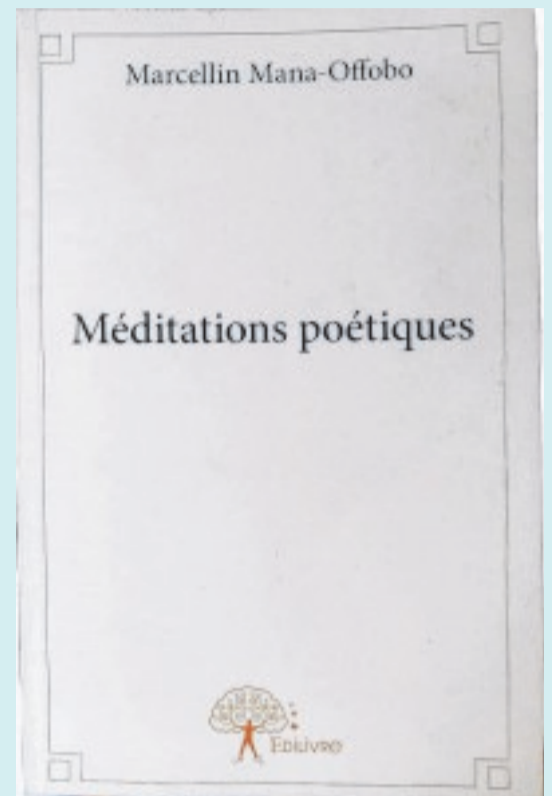
Il y a toujours quelque chose à attendre d'un écrivain venu des terres de la Science. Marcellin Mana-Offobo ne fait pas mentir ce postulat. Cet écrivain, natif d'Oyem, aime la poésie et vient de s'installer dans le champ littéraire gabonais en tant que poète. Mais un poète d'un type bien singulier, au regard de ce qui se déploie habituellement dans cet espace littéraire déjà si riche et si dense de textes poétiques.

Marcellin Mana-Offobo fait de la poésie en méditant. Ou l'inverse, c'est-à-dire de la méditation en poétisant. Par là, ses poèmes, au nombre de vingt-trois, réunis dans " Méditations poétiques " (Edilivre), peuvent paraître déroutants, surtout s'ils sont lus par des gens pressés et qui ne jurent que par les formes courantes du texte poétique – d'autant que la ponctuation du poète gabonais est totalement fracassée. Ses méditations portent sur la chanson, la vie, la vérité, le silence, la mort, la richesse, la pauvreté, la prière, la route, la marche, le désir, la tristesse... Il y a lieu, d'autre part, d'indiquer que, la plupart du temps, ces thèmes sont érigés en titres de poèmes. Des sujets simples, a priori. En guise de méditation, il s'agit pour l'essentiel de questionnements sur la nature de ces " objets ", sur notre rapport à eux, sur nos regards sur eux, sur notre état vis-à-vis d'eux. Mais ces interrogations personnelles ne sont pas sans réponses.

Marcellin Mana-Offobo présente toujours sa " part de vérité ". Cependant, l'auteur leur donne une dimension insoupçonnée bien souvent. Il offre une approche originale dans leur évocation, notamment dans les cas où il définit certaines de ces notions, en laissant voir qu'elles peuvent être une chose et leur contraire. Le poème " Silence " en constitue une illustration, notamment dans ces vers: " Un village silencieux est-il calme ? / (...) Oui parce qu'il n'y a pas de bruit / (...) Non parce qu'il cache peut-être des maux. "

Bien souvent, il procède ainsi. De là se dégage l'idée que toutes choses ici-bas peuvent être relatives. Au final, tout est une question de point de vue, d'angle, de ligne d'approche. Toutefois, d'autres poèmes se présentent clairement comme des fables ou des leçons de vie. Songeons à " Le serpent et ses enfants " et à la mention de la " solitude " qui la structure. Pensons à " Le riche pauvre ", l'un de ceux qui auront retenu notre attention, qui démarre comme un conte (" Dans un village, vivait un homme couché sur sa terre ") et situe la pauvreté et la richesse d'abord dans la " tête " des individus et non dans les biens matériels. Appréciable.

RN



## HISTOIRE D'UN...

### Livre: " Si je mens, je baise ma mère "

DERNIER trimestre de l'année 2020. Quelque part dans le nord de Libreville, précisément à Okala, chez le président fondateur des Éditions Symphonia, Omer Ntougou. Ce dernier, écrivain fin par ailleurs, connaisseur pointilleux du Mvett et de son histoire, réunit là du beau monde. On compte des philosophes, des poètes, des critiques littéraires, des artistes, des romanciers, des nouvellistes. Deux points sont à l'ordre du jour: désigner les responsables des collections de la nouvelle maison d'édition et trancher le " cas " Marcel Nguaiyo Effam. Le deuxième point ne tarde pas à avaler le premier. Il y a plus d'un mois déjà qu'Omer Ntougou a une crise de conscience. Parmi les premiers manuscrits reçus, il y a un recueil de nouvelles au titre pour le moins percutant: " Si je mens, je baise ma mère ". Son auteur est un jeune

écrivain qui a déjà dans son escarcelle un recueil de poèmes, " Les choses de mon corps ", et un roman, " Bienvenue à Bangadoland ". Ici et là, il a livré sa collaboration dans quelques recueils collectifs de nouvelles. Ses multiples participations au concours Bicig Amie des arts et des lettres l'ont imposé comme une valeur sûre, avec les prix obtenus en poésie, en théâtre et en nouvelle. C'est dire s'il s'agit là d'un sacré client que le jeune éditeur Omer Ntougou ne souhaite pas voir lui échapper.

Aussi a-t-il réuni sa jeune garde pour que les uns et les autres se positionnent sur le titre du manuscrit, non sur son contenu. Lorsqu'il prend la parole, on sent l'homme embarrassé. Franc, il dépose qu'il aime beaucoup ce recueil de nouvelles, mais qu'il ne peut accepter un tel titre. Ses raisons? Premièrement, un surmoi qui lui

vient certainement de sa lignée maternelle punu, où il est inconcevable d'envisager même l'idée de batifoler avec sa génitrice. Deuxièmement, la crainte de s'aliéner de potentiels lecteurs rétifs à un tel titre. Troisièmement, la peur de livrer au public l'image d'une maison d'édition qui promeut une littérature pernicieuse et permissive.

Ces arguments font mouche. La majorité des acteurs présents rallient le camp du patron de Symphonia. Beaux joueurs, ces derniers proposent quelques titres susceptibles de remplacer celui décrié. Mais les défenseurs du titre original de Marcel Nguaiyo Effam ne l'entendent pas de cette oreille. Leur chef de file indique que, en matière de littérature, pour un éditeur, il faut savoir prendre des risques et oser. Il ajoute que de grands éditeurs sont nés de la découverte de telles perles. Pour finir,

et parce qu'il fait alors partie des rares sur place à avoir déjà lu le manuscrit, il rappelle ce que ce titre signifie en réalité dans l'anthropologie culturelle gabonaise, à savoir une parole énoncée en guise de serment prêté pour assurer à son auditoire que ce qu'on dit est frappé du sceau de la pure vérité, car l'on ne saurait engager l'idée de s'accoupler avec sa mère en réalité. Cela est la chose même la plus défendue qui soit. Finalement, l'écrasante majorité ayant souscrit à ces arguments, " Si je mens, je baise ma mère " est né quelques semaines plus tard.



## LIBRAIRIE



LA fête des prix à la baisse a commencé. Ceux qui se rendent de temps à autre à l'ancienne gare routière de Libreville, ou qui passent par là, peuvent s'en rendre compte. Les vendeurs de

### Tout à... 500 francs!

livres d'occasion ont revu leurs prix, les faisant considérablement prendre l'ascenseur dans le sens de la descente, au bonheur de ces lecteurs avides de telles opportunités. Sur des bouts de planche ou de carton, on peut aisément lire: " Tout à 500! "

Dans ce " Tout ", il faut tout mettre en effet, à l'exception des ouvrages scolaires au programme, singulièrement les manuels. Suivant les jours, les heures, on tombe-

ra sur de la poésie, des biographies, des romans, des recueils de nouvelles ou de contes, des essais, des pièces de théâtre, de la BD...

S'il s'agit bien de livres usagés, et au nombre desquels il n'est pas rare de trouver des ouvrages franchement abîmés, on y découvre aussi des textes neufs, comme sortis directement de chez l'éditeur. Même lorsqu'il en est ainsi, les " libraires " ne cherchent pas à reconsidérer à la hausse

leurs prix de vente de départ. Ce principe du " prix unique du livre " demeure inchangé.

Mais comment expliquer cette aubaine? Il est question en réalité d'une promotion saisonnière. Depuis quelques années, il en va ainsi à cette période de l'année. La fin des activités scolaires et l'arrivée des grandes vacances constituent le contexte qui favorise cet élan à la baisse des prix des livres. Cela tombe d'ailleurs sous le sens. La venue

des vacances de fin d'année scolaire représente la période la moins lucrative pour les libraires, à l'opposé de la rentrée des classes qui conduit à eux parents et élèves munis de listes de fournitures. D'autre part, point n'est besoin d'être un sociologue ou un psychologue hors pair des comportements pour relever que, les acquéreurs de livres (neufs ou de seconde main) se raréfiant, il est logique de casser les prix à l'extrême pour espérer attirer les lecteurs qui ne lisent

pas que les ouvrages mis au programme. Il en est même, parmi ces " libraires ", qui vont jusqu'à imiter la fameuse " formule " présentée par les tenancières de certains débits de boissons, en proposant des " 3 à mille francs "! Mais d'où leur viennent ces livres vendus bon marché? Des élèves et des étudiants, la plupart du temps. Parce que dans le besoin d'un peu d'argent, et parce que tenant peu à ces livres, ils les cèdent à qui mieux mieux, par lots, à des prix dérisoires.